DISSERTATION

N° 180.

SUR

LE TYPHUS CONTAGIEUX;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 *août* 1818, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine*,

PAR CHARLES-JEAN BROUILLET, de Chalonnes,

Département de Maine-et-Loire.

Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui !....
VIRG., *Æneid.*, lib. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, *n.°* 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ, *Président.*
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

Comme un faible gage de piété filiale.

A

MONSIEUR LAROCHE,

Docteur en médecine à Angers ; Membre du Comité de vaccine du département de Maine-et-Loire ; ex-Chirurgien de première classe des hôpitaux militaires.

Témoignage d'estime et de reconnaissance.

C. J. BROUILLET.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0000parc

DISSERTATION

SUR

LE TYPHUS CONTAGIEUX.

Synonymie. Typhus d'Hippocrate, de Cullen, de Sauvages; *synoque putride* de Galien; *fièvre pestilentielle* de Rivière; *fièvre des armées* de Van Swiéten, Huxham; *fièvre catarrhale maligne, pétéchiale* de Hoffmann; *typhus des prisons* de Pringle; *fièvre asthénique* de Brown; *fièvre nerveuse* de Franck; *fièvre ataxique adynamique* de M. le professeur Pinel; *fièvre typhode* de MM. Vaidy et Fournier.

Définition. Le mot *typhus* est tiré du grec τυφος, *typhus*; il désigne une fièvre essentielle et contagieuse avec ataxie et adynamie.

Cette maladie offre plusieurs variétés qui ont été décrites sous les noms de *typhus ardent, typhus des prisons, typhus pestilentiel, typhus ictérode, ou fièvre jaune d'Amérique*, et dont les principaux symptômes, dus à l'action de miasmes incoercibles, sont une éruption exanthématique, la stupeur, et une irritation inflammatoire portée particulièrement sur les membranes muqueuses.

Cette maladie est sporadique, épidémique.

Généralités. Si nous parcourons les fastes de l'art, si nous lisons les nombreux auteurs qui ont écrit sur le typhus, nous verrons facilement qu'il a été connu et observé depuis plusieurs siècles.

Toujours il fut le même, sauf quelques anomalies, quelques complications, qui ont nécessairement modifié sa marche sans anéantir son véritable caractère. C'est dans les grandes réunions, c'est principalement chez les nations guerrières, qu'il fit sentir ses cruelles atteintes avec tant de force, qu'il stupéfia tellement les esprits, que le surnom de *peste* lui fut donné par le vulgaire. Si nous pénétrons dans les camps, dans les villes assiégées, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans tous les lieux enfin où vivent un grand nombre d'individus, et que les circonstances réunissent dans un petit espace, nous pourrons connaître son développement, apprécier sa marche et sa durée, juger ses terminaisons.

En 1552, il ravagea devant Metz l'armée de Charles-Quint, et fut observé par *Unzer* sous le titre de *lues pestifera*. Quelques années après, en 1556, en Hongrie, il détruisit si promptement une armée autrichienne qui marchait contre les Turcs, qu'il perdit ce titre pour prendre le surnom de *maladie de Hongrie*.

Sans aller chercher dans des temps si éloignés les nombreux exemples qui nous sont offerts, je m'attacherai à notre siècle; jamais le typhus ne fut plus commun ni plus terrible.

C'est dans ces dernières années de guerre que les médecins français étaient destinés à l'observer, surtout après nos malheureuses campagnes de 1812 en Russie, de 1813 en Allemagne, de 1814 en France, et pourtant non moins glorieuses que les précédentes. Quel deuil n'a-t-il pas répandu dans nos places fortes! A Dantzick, à Mayence, il enleva la moitié des garnisons avec une grande partie de la population de ces deux villes; et, suivant un rapport exact fait par notre professeur M. le baron *Des Genettes*, sur vingt-cinq mille hommes qui composaient la garnison de Torgau, il en périt treize mille quatre cent quarante-huit. Quel deuil plus grand encore a dû exister dans ces lieux où les fièvreux, les blessés, les mourans nageaient dans leurs déjections, et gissaient sur une paille réduite en fumier; dans ces lieux où nos braves, après avoir sauvé un reste d'existence de la fureur des combats, présentaient leurs

membres mutilés et sanglans, et ne pouvaient recevoir les secours de la chirurgie ! En France même, dans toutes les villes, dans tous les hôpitaux, où les administrateurs, les médecins, les chirurgiens, les pharmaciens rivalisèrent de zèle, et prodiguèrent si généreusement et leurs services et leurs veilles, la mortalité fut bien grande. M. *Fouquier* évalue à peu près à un tiers le nombre des malades qui ont succombé dans l'hospice de la Charité de Paris. A peu près le même nombre, c'est-à-dire un bon tiers de morts, a signalé la funeste épidémie qui régna dans les hôpitaux d'Angers. C'est dans cette ville que j'ai pu observer le typhus contagieux. La fin de 1813 et les six premiers mois de 1814 virent nos hôpitaux civils et militaires encombrés de malades. Français, Anglais, Allemands, Prussiens, Russes, Espagnols et Portugais, tous reçurent de la médecine angevine les secours accordés à l'humanité souffrante, au courage malheureux. Qu'il m'a été facile d'apprécier combien les diverses affections de l'âme, chez ces peuples, modifiaient ou compliquaient cette maladie. Les Français, soutenus par leur gaîté naturelle, contents d'être soignés par des compatriotes, jaloux de reprendre promptement les armes pour chasser l'ennemi du sol sacré de la patrie, obtenir des succès, et mériter de nouveaux lauriers, étaient promptement guéris, ou, égaux en nombre, succombaient en moindre quantité. Les Allemands, les Prussiens, enclins à la nostalgie, affaiblis par des marches forcées, par des privations en tous genres, furent les nombreuses victimes de la contagion. Les Russes conservèrent un état de force, ou mieux, d'indifférence sur leurs misères, qui les préserva de bien des maux. Le typhus, compliqué d'hypochondrie, fut bien funeste aux Anglais. Cette exaltation mentale, si naturelle aux méridionaux, qui grossit les objets de malheur, fut non moins funeste aux Espagnols et aux Portugais.

Pourquoi à ce récit faut-il qu'il se joigne un cruel souvenir ? J'ai vu plusieurs de mes amis, élèves d'une grande espérance, contracter cette maladie dans les hôpitaux, et mourir victimes de leur zèle et de leur humanité. J'ai vu un de ces hommes, né pour

honorer la science chirurgicale, agrandir son domaine par ses talens, par de nouveaux procédés opératoires, contracter la contagion typhique, qui, compliquée d'un squirrhe au pylore, l'enleva promptement à sa famille, à ses amis. Je regretterai long-temps M. *Mirault;* j'étais du nombre des élèves qu'il affectionnait particulièrement.

C'est à dessein que j'omets de parler de la mortalité dans les vaisseaux, dans les prisons ; elle est la même, peut-être plus considérable et plus prompte.

Si les lois de l'hygiène, si une discipline bien observée, ont souvent préservé les armées, les grands établissemens de la contagion, souvent aussi les soins ont été inutiles, et le typhus a décimé les grandes réunions.

Une armée se met en marche ; officiers et soldats, tous jouissent d'une bonne santé, tous ont les qualités requises pour supporter les fatigues de la guerre ; on parcourt des lieux salubres, les vivres sont abondans, la saison est belle ; jusqu'à ce moment tout est favorable aux projets de la campagne. Quel changement survient tout à coup ! le signal des combats se donne, la mort dépeuple les rangs; le pillage enlève ou détruit les moyens de subsistance ; l'intempérance dans les boissons, dans les alimens, existe pendant quelques jours ; à son tour survient la famine. A ce désordre se joint bientôt le défaut de propreté; et le typhus, compliqué par les blessures, escorté par les maladies les plus pénibles, se déclare ; les ambulances, les hôpitaux, les grands édifices, sont encombrés de malades, et la mort enlève par milliers cette armée naguère et si belle et si formidable.

L'établissement en faveur des pauvres, formé par M. le comte de Pontécoulant au château de Vilverode, département de la Dyle, a présenté une preuve bien évidente de l'infraction des lois de la salubrité, de la naissance du typhus, et de sa communication par contagion. « Tout prospérait dans cette maison, disent MM. *Vaidy* et « *Fournier* (Dictionnaire des sciences médicales); elle offrait l'aspect « de la paix ; le malheur avait trouvé un asile contre l'indigence ;

« et le nom de Pontécoulant, placé parmi ceux des plus illustres « philanthropes, y était dans la plus grande vénération. Ce bonheur « fut de courte durée. Le château de Vilverode était si vaste, que « le Gouvernement en avait consacré une partie pour recevoir les « criminels de plusieurs départemens condamnés à la détention. « Ces hommes, réunis en grand nombre, transgressaient sans cesse « les lois de la salubrité; plusieurs d'entre eux méritaient chaque « jour des châtimens pour cause d'indiscipline; ils étaient jetés dans « des cachots étroits et privés d'air; la constitution atmosphérique « était froide et humide. Bientôt le typhus, pendant le mois de « mars 1802, se déclara dans ces cachots, se communiqua aux « malades qui étaient à l'infirmerie, passa parmi la masse des dé- « tenus, gagna les surveillans, s'introduisit dans les quartiers occu- « pés par les indigens, et sévit sur toute la maison. Employés de « toutes les classes, médecins, chirurgiens, tout fut contagié. La « consternation et l'effroi régnaient dans Vilverode; la mortalité « était si grande, que, sur quatre mille détenus de tous genres, il « en mourut jusqu'à cent par jour. »

Hippocrate est le premier médecin qui ait parlé du typhus. Il employa ce mot, moins pour exprimer une maladie que pour désigner un seul symptôme (*stupor attonitus*), puisque avec cette dénomination il décrit dans son traité (*de internis affectionibus*) cinq fièvres différentes : la première qui paraît être une fièvre bilieuse; la deuxième, une fièvre pituiteuse nerveuse; la troisième, une fièvre dysentérique; la quatrième, une fièvre rhumatismale; et la cinquième une fièvre hectique. Il était donc loin de donner à ce mot une application générale.

Galien pensait que le typhus était formé par une inflammation du foie, par la bile, la pituite, avec stupeur. Il désignait cette maladie sous le nom de *typhomanie*, et la définissait ainsi : « *Affectus ex phrenitide, et lethargo mixtus, in quo delirant ægri et somniculoso torquentur comate, ex bilis et pituitæ permixtione.* »

Quelques historiens ont décrit le typhus contagieux sous

le nom de *peste ;* et entre autres Thucydide , lorsqu'il dit en parlant de la peste qui désola Athènes : les malades avaient une violente douleur de tête , une soif ardente , des mouvemens convulsifs , des pétéchies ; il ne fait nullement mention des bubons , qui n'auraient point échappé à son œil observateur , s'ils avaient existé , et qui auraient caractérisé la prétendue maladie. Même idée relativement à Tite-Live lorsqu'il décrit les pestes qui détruisirent les armées romaines et carthaginoises en Sicile. Un laps assez considérable de temps se passa sans que la médecine fît des progrès , et donna une description exacte et détaillée sur le typhus. *Sauvages*, ayant eu occasion , en 1761 , d'observer une épidémie de typhus sur les frontières d'Espagne , nous a transmis une description qui peut servir de modèle. *Pringle* et *Rivière* ont parfaitement décrit les fièvres des camps , des hôpitaux , des prisons , et leur caractère contagieux. Cet exemple a été suivi par plusieurs pathologistes, et surtout par M. *Hildenbrand*, professeur à l'école de médecine de Vienne , qui a envisagé le typhus sous son véritable point de vue , et dans la description , et dans le traitement de la maladie. L'article *Fièvre typhode* du Dictionnaire des sciences médicales est rempli d'idées saines et judicieuses qui laissent bien peu à désirer.

Causes.

Causes prédisposantes. La jeunesse , un tempérament nerveux , une constitution affaiblie par des alimens indigestes , par l'abus des liqueurs spiritueuses ; des eaux bourbeuses dans lesquelles sont dissoutes des matières animales , végétales en putréfaction ; par les excès dans les plaisirs vénériens , par la masturbation , par des évacuations excessives , par des émotions vives et subites , par des passions tristes et concentrées , par la nostalgie , par le défaut de propreté ; les habitations basses , humides , peu aérées , le voisinage des marais , des étangs , des égouts , des lieux d'aisances , des salles de dissection , des tueries ; une température chaude et humide , ou froide et humide.

Causes occasionnelles. Une constitution épidémique ; la réunion d'ungrand nombre d'individus dans des lieux peu spacieux relativement au nombre; les miasmes putrides des hôpitaux, où se trouvent des malades gravement affectés ; de sorte que le typhus, dans ces endroits, se communique comme quelques phlegmasies cutanées; la variole, par exemple, soit par contact médiat, soit par contact immédiat. Le premier mode a lieu par l'attouchement des matières imprégnéesde miasmes. Le dernier mode, par le contact d'individus malades, qui portent sur leurs vêtemens le germe de la contagion, et à distance à travers l'air. Doit-on en conclure que l'air est le véhicule de la contagion ? On observe que la grande habitude des hôpitaux en préserve assez long-temps les médecins, les chirurgiens, les religieuses, les infirmiers. Toutefois ces personnes n'en sont point exemptes lorsque les maladies sévissent avec fureur. Il est bon de dire également que les miasmes typhiques ne s'attachent point de la même manière à tous les corps. Ils paraissent avoir une attraction particulière pour les substances animales, les peaux, les plumes, les poils; ensuite pour les substances végétales, le chanvre, le lin, la paille; ils n'adhèrent point aux corps lisses, aux métaux, au marbre, etc.

A ces causes déjà si nombreuses qu'il me soit permis d'en ajouter une relative aux habitudes. Je pense qu'on ne peut sans danger laisser tout à coup, pendant une épidémie, ses vieilles habitudes, quelque mauvaises qu'elles puissent être. Pierre Richon, âgé de soixante-quatre ans, d'une constitution rachitique, infirmier à l'Hôtel-Dieu d'Angers, avait pris la mauvaise habitude de s'enivrer tous les lundis. Employé dans les salles et les laboratoires de dissection, il avait constamment conservé sa santé au milieu des émanations putrides qui l'environnaient de toutes parts. Soit que le service exigeât un travail plus assidu, soit qu'il y eût défaut d'argent, Richon cessa de boire immodérément. On le crut converti; mais bientôt il contracta le typhus, et mourut, après un séjour de dix-huit ans dans les hospices, dans le courant du premier

septénaire de la maladie, le 10 mai 1814, victime d'une sobriété mal calculée.

Description et marche de la maladie.

Le typhus dans sa marche offre trois périodes bien distinctes, que je vais énumérer successivement.

I.re PÉRIODE. — *Période d'irritation.*

Des individus peuvent être tout à coup atteints par le typhus; mais le plus ordinairement il se fait sentir par des symptômes précurseurs : malaise général, lassitudes spontanées, état de somnolence, d'inquiétude, de morosité. La fièvre s'annonce par des frissons qui durent six à sept heures, auxquels succède une chaleur sensible au tact, fatigante pour le malade; bientôt les symptômes augmentent d'intensité, et le typhus se déclare entièrement.

La tête est pesante, il y a céphalalgie susorbitaire; le malade éprouve des vertiges semblables à ceux qui résultent d'un état d'ivresse; il devient indifférent sur ses affections les plus chères, à peine daigne-t-il répondre aux questions qui lui sont adressées; son visage est animé; ses yeux sont rouges, larmoyans; le regard est stupide; bourdonnement d'oreilles, sécheresse des fosses nasales; la langue est blanchâtre, souvent rouge à son sommet et sur ses parties latérales; les nausées, le vomissement qui surviennent, dépendent plutôt de l'état de la tête que d'un embarras saburral de l'estomac; la soif est ardente; il y a appétence immodérée pour les boissons froides et acides; déglutition très-gênée; perte de l'appétit, selles parfois fréquentes; le plus souvent constipation, urines sanguinolentes excrétées en petite quantité et avec douleur; sensibilité générale de l'abdomen, hypochondres douloureux; oppression de la poitrine, toux; le pouls est plein, accéléré. Chez l'homme, il peut survenir une hémorrhagie nasale; chez la femme,

une hémorrhagie utérine, surtout dans le temps de la menstruation, qui procurent chez l'un et chez l'autre un soulagement momentané; la tête devient moins pesante, la peau est chaude, halitueuse, exhalant une odeur fétide; des taches nombreuses très-distinctes sur les personnes qui ont la peau blanche et fine paraissent avec couleur pourprée, à la poitrine, à l'abdomen, aux cuisses et aux bras; elles sont quelquefois saillantes à leur centre. Leur apparition est précédée ou accompagnée de dypsnée; leur couleur s'anime pendant trente ou quarante-huit heures, puis elle s'efface. Leur durée est de trois ou quatre jours. Alors il arrive presque toujours que l'épiderme qui les recouvre se dessèche et tombe : ici semble finir l'état catarrhal. Il ne faut pas confondre cette éruption pourprée avec les pétéchies; celles-ci sont bien distinctes, elles sont marbrées, peu constantes dans leur marche; elles disparaissent à peine à la fin de la deuxième période. On remarque pendant ce temps un gonflement des parotides, caractérisé par la douleur, par la difficulté des mouvemens de l'articulation temporo-maxillaire. En dernier lieu, le toucher s'exécute machinalement, les mouvemens sont mal coordonnés.

Pendant toute cette période d'irritation qui dure sept jours, la marche des symptômes est continue et progressive. On observe le redoublement à l'approche de la nuit, et quelques exacerbations nerveuses du troisième à la fin du septième jour.

II.e PÉRIODE. — *Période nerveuse.*

Cette période commence vers le huitième jour, tous les symptômes sont marqués par une exaspération sensible : la pyrexie redouble, point d'intermittence; le cerveau est fortement affecté, toutes les facultés intellectuelles sont affaiblies ou anéanties; les malades n'expriment ni désir ni volonté; leur indifférence sur ce qui les intéresse est telle, qu'ils voient la santé sans attraits et la mort sans crainte. S'il survient quelques instans lucides, ils sont

promptement oubliés : on les a vus quelquefois inquiets, soupçonneux et méchans à l'égard des parens, des amis, des personnes qui leur donnaient des soins, des preuves convaincantes d'intérêt et d'amitié. La physionomie est triste, les traits sont peu altérés ; la vue diminue, la surdité augmente ; les sens du goût, de l'odorat et du tact sont nuls ; les mouvemens ne sont plus soumis à l'empire de la volonté ; ce n'est plus qu'une suite de gestes désordonnés ; les forces diminuent ; un état convulsif, compliqué de tremblemens de mains, de soubresauts des tendons, existe ; le sommeil n'est pas réparateur ; la bouche est béante ; les lèvres, les gencives, la langue gercées, sont couvertes d'un enduit noirâtre fuligineux ; la sécheresse de la gorge est grande, la soif ardente, la déglutition des solides et des liquides presque impossible ; l'abdomen est douloureux ; les selles sont fréquentes, liquides, fétides, accompagnées de borborygmes, de ténesme ; l'urine paraît pâle, limpide, ne déposant aucun sédiment ; la peau est halitueuse ; l'acte respiratoire, quoique gêné, s'exécute promptement ; le pouls, moins plein, est plus accéléré.

Tels sont les symptômes qui s'observent dans cette seconde période ; elle dure sept à huit jours, c'est-à-dire qu'elle va jusqu'au 15 ou 17.e jour, temps auquel une exacerbation plus forte que la précédente termine la maladie, soit par une crise sensible et favorable, soit par la cessation presque subite des symptômes et le retour des facultés intellectuelles, soit enfin par la mort. Dans le cas où la terminaison est favorable, la fièvre se juge par des sueurs copieuses, par des urines troubles, sédimenteuses, très-abondantes, par des selles fréquentes ou par des furoncles.

III.e PÉRIODE. *Convalescence.*

Lorsque le typhus suit une marche avantageuse, cette période est caractérisée par une disparition successive des symptômes de malignité et suivie de la santé.

Le délire cesse, les malades se rappellent confusément les objets

qui les ont agités ; l'indifférence fait place aux sentimens de reconnaissance, d'amour et d'amitié ; la sensibilité est bien prononcée ; le visage est pâle, amaigri ; il inspire plutôt de l'intérêt que de l'effroi ; les yeux caves, un peu ternes, cherchent à exprimer les sentimens affectueux de l'âme ; toutes les facult s intellectuelles reprennent leur empire ; la mémoire renaît ; le sommeil est bon ; l'ouïe perd sa dureté ; les saveurs, les odeurs sont perçues ; les forces se rétablissent ; le lit est quitté avec plaisir ; la bouche se nettoie, la langue s'humecte, la soif diminue ; la faim se fait sentir, souvent même avec voracité ; les selles, les urines sont naturelles ; plus de gêne dans la respiration ; le pouls bat avec régularité ; les cheveux, ou mieux, une partie des cheveux tombent ; l'épiderme se dessèche et tombe en écailles. Tels sont les symptômes qui accompagnent la convalescence ; mais combien les précautions, soit dans le régime, soit dans les affections morales doivent être grandes, pour n'être pas sujet aux rechutes ; rechutes si souvent mortelles.

Si la nature, secondée par l'art, n'amène pas cette terminaison heureuse, si les symptômes persistent ou augmentent d'intensité, quel effroyable désordre se présente aux yeux du médecin observateur ! Un ou deux jours avant la mort, le tissu cellulaire s'affaisse, le visage est couvert d'une sueur glaciale ; les yeux sont ouverts et ne voient point la lumière ; la pupille ne se contracte plus ; la bouche, totalement tapissée d'un enduit fuligineux, noirâtre, se dessèche ; l'haleine est fétide, la respiration haletante ; le pouls accéléré, le délire continuel ; les extrémités se glacent ; la peau est couverte de taches noirâtres ; des escharres gangreneuses existent au sacrum ; les déjections alvines sont involontaires ; enfin, les soubresauts des tendons, les convulsions, la paralysie, compliquent cette scène aussi misérable qu'affligeante.

La durée du typhus, lorsqu'il est simple, se termine dans les premiers septénaires ; mais elle est de vingt ou trente jours lorsqu'il est compliqué.

Après cet aperçu sur la description et la marche de la maladie, il est facile de voir que le typhus a des rapports assez nombreux avec les fièvres adynamiques et ataxiques. Cependant cette affection présente une physionomie si distincte, lorsqu'elle parcourt régulièrement ses périodes, qu'elle ne peut être confondue avec ces deux genres de fièvres.

En effet, le typhus diffère de la première par la prostration des forces, qui n'est jamais portée à un si haut degré, par l'enduit fuligineux épais et noirâtre de la cavité buccale, surtout de la langue et des dents, par la chaleur de la peau, la force du pouls, qui se soutient même dans le plus grand danger. Il se distingue de la fièvre ataxique par ses périodes régulières et bien marquées, par le peu d'altération des traits, l'exanthême pourpré, la continuité du délire, l'uniformité de la chaleur, la régularité du pouls et de ses redoublemens. Il diffère de l'une et de l'autre par les caractères d'irritation qui accompagnent son début, et qui souvent le font prendre alors pour une fièvre d'inflammation.

Diagnostic.

Le diagnostic du typhus, comme la plupart des maladies internes, est difficile à établir. Si plusieurs individus réunis dans un même lieu tombent malades à peu près en même temps et de la même manière; si une irritation inflammatoire se porte sur quelques membranes muqueuses, si l'exanthême pourpré accompagné de de stupeur est suivi de symptômes adynamiques et ataxiques, on pourra assurer que le typhus existe.

Prognostic.

Toujours alarmant, le prognostic s'établit suivant l'état des individus, les lieux, la marche de la maladie, ses complications.

On a tout à craindre chez les personnes affaiblies par les fatigues, par les agitations morales, par les alimens grossiers, le défaut de propreté. La maladie est bien moins fâcheuse chez les individus qui jouissaient d'une bonne santé, qui se nourrissaient bien, qui

ne se sont point livrés aux écarts du régime et de la jeunesse. On doit peu espérer des malades soignés dans des habitations peu spacieuses, mal aérées, et couverts de vêtemens grossiers déjà imprégnés des matières contagieuses. Dans le cas contraire, on espérera beaucoup.

Relativement à la marche et à la durée de la maladie, il est prouvé que le typhus est d'autant plus grave, d'autant plus funeste, qu'il existe depuis un temps moins long. Les premières personnes atteintes de la contagion perdent la vie, tandis que les dernières recouvrent plus ordinairement la santé, ou conservent des infirmités. Je suis loin de donner cette idée comme loi générale. Les complications adynamiques, ataxiques, dysentériques, dès le premier stade de la maladie, sont presque toujours mortelles. Les complications bilieuses, muqueuses, vermineuses, ou légèrement inflammatoires, sont d'un meilleur augure. Si les taches produites par l'exanthême pourpré sont nombreuses, livides, et d'une longue durée, on ne peut espérer une terminaison favorable. Les escharres gangréneuses au sacrum affaiblissent le malade et le conduisent lentement au tombeau. Une éruption furonculeuse peut assurer une bonne convalescence. En dernier lieu, je dirai, avec *Baglivi*, sur un des principaux symptômes : « *Surditas in acutis morbis post septimum diem cum aliis « signis reconvalescentiæ indicia præbet.* »

Ouverture des cadavres.

L'épidémie causée par le typhus contagieux qui, en 1814, régna principalement à l'Hôtel-Dieu d'Angers, sévit avec force pendant janvier, février et mars. La mortalité devint bien moins considérable pendant le mois d'avril. A peine en mai et juin reconnut-on les effets meurtriers de la maladie. Employé comme chirurgien interne, je fis plusieurs ouvertures de cadavres sous les yeux de M. *Guérin*, médecin distingué de cet hospice, dont je m'honorerai toujours d'être l'élève. L'examen des cadavres m'a présenté une putréfaction

survenue bien promptement, la consistance des tissus très-mollasse. En outre, lorsque le typhus était compliqué par diverses affections, soit cérébrales, péripneumoniques, pleurétiques, muqueuses, bilieuses, vermineuses, dysentériques, j'ai toujours reconnu sur le cadavre les altérations que produisent ces maladies. Le cerveau était quelquefois gorgé de sang, ses ventricules remplis de sérosité, ses méninges enflammées. J'ai trouvé des taches très-rouges sur les plèvres, les poumons. Le plus souvent l'abdomen était affaissé: la membrane muqueuse du canal intestinal rouge dans un lieu, excoriée dans un autre, et en partie détruite dans le rectum, surtout à son extrémité inférieure.

Traitement prophylactique.

Les moyens d'échapper au typhus sont de fuir les lieux où il existe; mais il est des personnes qui doivent se dévouer au salut de leurs concitoyens. Honte éternelle au médecin qui, par pusillanimité, fuirait les lieux où sa présence est nécessaire. Sa fuite peut causer l'effroi, et donner la mort à des individus qui eussent échappé à l'épidémie. Lorsqu'il est retenu plutôt par sa philanthropie que par le devoir, il envisagera la mort sans la craindre, avec ce calme des sens, cette paix de l'âme, noble apanage du philosophe et du sage. Il se nourrira sobrement, n'entrera point dans les salles sans avoir pris quelques alimens solides, ou quelques liqueurs toniques et excitantes, parmi lesquelles je cite surtout le café. Il changera fréquemment ses vêtemens, les exposera à de nombreuses fumigations. Il évitera de découvrir inutilement ses malades et sans précaution, ne respirera ni leur haleine, ni leurs émanations. Si le temps le permet, il recherchera les récréations de la campagne. Ces règles hygiéniques sont applicables à quiconque fréquente les hôpitaux.

Lorsque l'épidémie est très-meurtrière, non-seulement il faut traiter les malades atteints de la contagion, mais encore le médecin

portera toute sa sollicitude sur ceux qui jouissent d'une bonne santé. S'il est glorieux de guérir une maladie, il est bien plus heureux de la prévenir. C'est aux premières autorités à le seconder de tout leur pouvoir dans ce pieux exercice, dans ses nobles travaux. Il isolera les malades, empêchera toute communication, par une surveillance sévère; il visitera les fournitures, les alimens, les médicamens; fera renouveler l'air des salles au moyen des ventilateurs, le fera purifier plusieurs fois dans la journée au moyen des fumigations Guytoniennes, qui semblent détruire les propriétés délétères des miasmes animaux.

Traitement curatif.

Je diviserai mon traitement curatif, de même que la description de la maladie, en trois périodes.

Première période. Le typhus, dans son plus grand état de simplicité, n'a besoin que des efforts heureux de la nature; il s'agit d'aider cette nature, souvent si puissante, et non de la contrarier. C'est le cas de faire la médecine expectante; mais presque toujours les secours de l'art sont essentiels pour obtenir la guérison de la maladie.

Le premier stade se déclare souvent par des symptômes gastriques : la langue est chargée, les nausées, le vomissement existent, il y a peu d'appétit. Tout indique un vomitif. Avec quelle circonspection il doit être administré; il faut craindre de causer un désordre nerveux qui amènerait le délire. Lorsqu'il est donné convenablement, et de bonne heure, ce vomitif excite la transpiration cutanée, et les évacuations alvines; l'estomac est débarrassé des matières glaireuses qui le surchargeaient; il en résulte un mieux sensible. Craint-on une diarrhée, l'ipécacuanha doit être administré de préférence au tartre stibié.

Si le malade est d'un tempérament sanguin, d'une forte constitution, sujet aux hémorrhoïdes, s'il a contracté l'habitude de la sai-

gnée, point de doute, il faut appliquer, dès le début de la maladie, des sangsues, soit à la tête, soit à la poitrine, soit au bas-ventre ou à l'anus, suivant que l'indication l'exige. La turgescence sanguine continue-t-elle, on fera une saignée au bras de quatre ou six onces; on la répétera même, si le cas l'exige; pourtant il faut se garder de trop affaiblir. Ce remède héroïque ne procure d'heureux effets que lorsqu'il est bien appliqué. Craignez de susciter une adynamie complète qui serait mortelle. Ensuite on ordonnera les boissons délayantes, légèrement laxatives, s'il y a constipation; on les acidulera avec les sucs de groseille, d'orange, de citron, étendus d'eau, si la soif est forte. On a préconisé les lotions d'eau froide sur tout le corps, l'application de la glace sur la tête : ces moyens ne sont point à dédaigner, ils ont offert des résultats avantageux, prescrits par un praticien éclairé et prudent. Au reste, repos entier, diète absolue, quelques bouillons.

Deuxième période. Dans la deuxième période, les forces vitales ne sont plus excessives, au contraire, elles sont épuisées, anéanties; le système nerveux est affecté; les fonctions de l'organe cutané sont perverties. Il faut remédier à ce désordre en employant un traitement tonique, d'une nécessité rigoureuse.

Pendant ce second septénaire, pour stimuler toute l'économie animale, on emploie avantageusement les sinapismes mis à la plante des pieds, les vésicatoires appliqués aux jambes et aux cuisses; on les placera moins hardiment à la nuque; ils ont le double inconvénient de rendre le coucher douloureux, et de causer parfois le délire. Les potions antiputrides, les bols camphrés et nitrés, les lavemens avec le camphre et l'assa-fœtida entretiennent la liberté du ventre, diminuent l'irritation portée sur la vessie par les cantharides, qui font la base des vésicatoires, et bien mieux encore calment le système nerveux. L'acétate d'ammoniaque, donné à la dose d'une, deux ou même trois onces par jour, est un remède efficace; il excite une légère transpiration et dissipe la sécheresse de la gorge. Il ne faut

point oublier l'Arnica, médicament fort vanté par le professeur *Hildenbrand*, qui lui donne la faculté de faire passer et la stupeur et le délire.

Il faut combattre les phénomènes dépendans de la présence des vers dans le tube digestif par l'administration de l'éther et de la sémentine en décoction ou en substanee. Les amers, les toniques, dans la classe desquels se range le quinquina, diminuent l'adynamie. Je cite avantageusement la camomille, la serpentaire de Virginie, la valériane, qui tour à tour ont été employées avec succès. Je n'oublie point les frictions faites sur le corps avec les teintures alcoholiques de quinquina camphrées, souvent efficaces, toujours admissibles, même quand on ne peut donner les autres remèdes à sa volonté. Au reste, je ne puis trop le répéter, tous ces médicamens doivent être employés avec la plus grande circonspection. Les moyens les plus simples ont souvent produit une amélioration sensible; les plus compliqués, un trouble général, et même la mort. Le malade continuera d'être soumis à une diète sévère : un vin généreux, donné comme potion cordiale, ne peut être nuisible.

Troisième période. On continuera pendant quelques jours les médicamens dont on a fait usage avec succès dans la période précédente. On éloignera les convalescens des lieux où ils ont contracté la maladie; ils fixeront leur séjour à la campagne, dans une habitation bien aérée. Dans les hôpitaux, une salle de convalescence doit être placée dans le lieu le plus salubre. Quelques promenades en voiture rétablissent les forces; quelques conversations amusantes, quelques lectures instructives, rappellent les facultés intellectuelles. Les ablutions d'eau et de vinaigre sur tout le corps, un bain, si le sujet n'est pas trop faible, sont nécessaires pour la propreté. En dernier lieu, c'est au médecin à porter toute son attention sur les forces digestives; il permettra au convalescent l'usage d'alimens peu solides, tels que de légers potages, des panades, des crèmes de riz ou d'orge. Loin de lui la faiblesse d'adhérer

à des goûts capricieux qui ne sont point marqués par un appétit réel. Si le désir de manger est porté jusqu'à la voracité, il ordonnera plusieurs repas par jour. La diète animale ne sera que permise lorsque les rechutes ne seront plus à craindre. On secondera tous ces moyens en relevant le moral, et en éloignant tout ce qui pourrait affecter trop vivement les sens.

Telle a été la marche de cette épidémie si meurtrière, qui, en 1813 et 1814, exista dans plusieurs contrées de l'Europe (suite inévitable des guerres sanglantes qui désolaient cette plus belle partie de l'univers). Tel a été le tableau sans doute imparfait d'une maladie qui régna à Angers, que je contractai moi-même, qui m'eût été bien funeste, si je n'eusse été à même de recevoir des soins de toute ma famille, et particulièrement de M. le docteur *Laroche*. Infailliblement, sans les secours de ce praticien éclairé, j'eusse succombé. Non-seulement aujourd'hui il m'est doux de lui devoir ma seconde existence, mais je n'oublierai jamais qu'il guida mes premiers pas dans la carrière médicale. Puisse toute ma reconnaissance, puisse ce faible essai de mes travaux que je lui dédie à tant de titres, lui prouver combien je suis sensible aux soins généreux qu'il me prodigua, aux savantes leçons qu'il me donna, et à l'amitié qu'il daigne me porter aujourd'hui ! Je n'ai qu'une seule réflexion à faire sur ma maladie. J'eusse voulu me donner en observation ; la chose est impossible : un délire continuel qui dura pendant treize jours ne m'a pas permis d'apprécier des symptômes qui furent pourtant bien ressentis. Mon typhus, peu inflammatoire, se déclara avec les symptômes d'un embarras gastrique. Deux grains de tartre stibié furent prescrits ; jamais liqueur agréable ne fut bue avec plus d'avidité. Les effets furent prompts et heureux. Mon estomac fut débarrassé des matières saburrales qui le surchargeaient ; la nuit fut peu agitée. J'attribue en grande partie ma guérison à ce médicament héroïque. Quoi qu'en disent les partisans de la saignée et les détracteurs de l'émétique dans le typhus, craindrai-je d'employer un vomitif dans un sem-

blable cas ? Non, sans doute ; les effets si salutaires ressentis sur moi m'en présagent l'heureux emploi. Le vomitif est utile toutes les fois que les symptômes gastriques existent, et surtout lorsqu'il est employé dès le début de la maladie. Plus tard il serait préjudiciable, et peut-être mortel, s'il y avait pléthore sanguine. Ma convalescence fut heureuse. Le premier juin, après deux mois d'absence, je repris mon service. Tout avait changé. Le typhus ne régnait plus, ou mieux, il existait sous une autre forme. La pourriture d'hôpital faisait d'horribles ravages. Quels soins il a fallu pour arrêter ses progrès ! Je me rappellerai toujours avoir vu les muscles des jambes et des cuisses impitoyablement disséqués par ce typhus local. Cette maladie, qui a fait le sujet de la thèse de mon ami et confrère M. *Lhéritier*, médecin à Seiches, a été traitée et soutenue avec trop de supériorité l'année dernière pour que j'osasse la préférer à toute autre pour dissertation inaugurale. J'avais intention de donner quelques observations sur le typhus contagieux qui régna dans l'hôtel-Dieu d'Angers ; mais elles sont incomplètes : ma maladie et diverses circonstances en ont decidé autrement. Je quitte donc à regret un sujet qui méritait d'être traité plus longuement et avec plus d'habileté, et fonde toutes mes espérances sur l'indulgence de mes célèbres examinateurs.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

I.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. *Sect.* 2, *aph.* 29.

II.

Lassitudines sponte obortæ morbos prænuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

III.

In acutis morbis refrigeratio, mala. *Sect.* 7, *aph.* 1.

IV.

Ubi in febre non intermittente difficultas spirandi et delirium fit, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 50.

V.

Quibus per febres, ad dentes viscosa circumnascuntur, iis vehementiores fiunt febres. *Ibid.*, *aph.* 53